

et il faut savoir que l'immolation des prisonniers et des esclaves reproduisait l'auto-sacrifice des dieux pour mettre le monde en mouvement. Le sang humain étant la plus grande garantie de succès, comme chez presque tous les peuples, nul ne doit s'étonner de son abondance lors des fêtes religieuses et des rites funéraires. La conception de la mort varie suivant les époques et les régions. Pour les Aztèques, l'existence des défunts se poursuivait sans changement notable dans l'au-delà, dans des lieux spécialisés suivant l'origine ethnique, le rang social et le genre de mort. Un panthéon innombrable, aux fonctions codifiées, résidait dans les zones de l'Univers délimitées par les concepts cosmiques des Aztèques. Ces dieux exigeaient des sacrifices apaisants, spécialement au cours des cérémonies destinées à aider le défunt à surmonter les épreuves qui jalonnaient son voyage dans l'au-delà.

Les traits généraux de cette sombre théologie, l'analyse des divers rites funéraires, l'examen des fonctions des dieux principaux et leur importance dans le jeu de la mort furent décrits avec un grand souci de précision et d'objectivité. Isolées avec soin, les représentations relatives aux dieux et à la mort, à leur spécialisation et à leur rôle, qui sont disséminées dans les rares codex mexicains survivant aux autodafés, apparurent au cours de la projection de clichés encore jamais présentés au public genevois. Grâce à cette hagiographie amérindienne, M. Paranhos da Silva put illustrer le code aztèque des funérailles et faire comprendre la raison profonde des sacrifices qui effarèrent tant leurs témoins européens du début du XVIe siècle.

G. L.

Antonin BREJNIK : Les Tarasques, Indiens du Mexique.

9 mars 1962.

Au cours d'une séance commune avec la Société de Géographie de Genève, M. Antonin Brejnik, conservateur au Musée d'Art et d'Histoire, a décrit avec pénétration les Tarasques de l'Etat mexicain de Michoacan. Au cours de deux missions, la première organisée par le B. I. T. de 1952 à 1958, la seconde par l'UNESCC de 1959 à 1961, M. Brejnik a créé près de Patzcuaro des centres artisanaux et des séminaires de formation de moniteurs indigènes ruraux pour l'Amérique du Sud. Il a donc vécu dans l'intimité des Tarasques pour lesquels il a gardé une amitié perceptible tout au long d'une conférence des plus fouillées.

Situé à l'ouest de Mexico, le Michoacan n'appartint jamais à l'empire aztèque et, occupé tardivement, il manque de

documents espagnols très anciens. Son orographie, un système hydrographique axé sur les lacs intérieurs et non plus sur le Pacifique, une variété très grande de climats allant des terres froides de haute montagne aux terres chaudes de la côte, des zones de végétation s'étageant des conifères aux xérophytes, des variations thermiques diurnes des plus marquées, font du Michoacan un petit monde à part caractérisé encore par une langue que l'on ne peut relier à aucune famille linguistique du Mexique. L'habitation rurale est commandée aussi par l'altitude, elle va de la demeure en bois couverte de bardeaux du type alpin au rancho d'adobe à toit de tuiles rondes des basses terres.

Les fouilles ont démontré la grande habileté manuelle des anciens Tarasques, surtout en poterie moulée, dont les cruches aux anses en étrier ont un type péruvien sans relation avec la céramique mexicaine traditionnelle. On retrouve cette perfection technique, un peu amoindrie aujourd'hui, il est vrai, chez les potiers, toujours mouleurs et non tourneurs, les vanniers et les fabricants de costumes de danse.

Basée sur le maïs et quelques légumes, l'agriculture offre un régime alimentaire monotone, complété par la pêche au filet collectif ou au filet-papillon, ou la chasse au canard au trident. Mais vient une fête et le Tarasque devient un joyeux consommateur de biens terrestres, oublieux des principes d'économie.

Cette vie calme, un peu marginale, une inertie traditionnelle, écartent quelque peu le Tarasque de la vie nationale à laquelle le gouvernement central voudrait l'intéresser. Il use peu de ses droits constitutionnels, et préfère vivre paisiblement en famille, choyant ses enfants, et passer une existence sans heurt, placée sous le signe de l'amitié et du compagnonnage, sans craindre la mort, puisque rien ne vaut la peine d'être pris au sérieux.

Ces Indiens, qui sont fiers de l'être, apparaissent dans leurs travaux et leurs jeux tout au long de fort beaux clichés illustrant une conférence aussi bien géographique que psychologique.

G. L.

Mme Elizabeth della SANTA, Bruxelles : La vie et l'oeuvre de Viracocha, empereur inca.

10 mars 1962.

L'étude attentive des allusions à Viracocha, tantôt dieu à figure humaine, tantôt huitième Inca, inscrites dans les chro-